

Éléments pour la révision des théories marxistes de l'impérialisme en fonction du rôle de l'État et de l'établissement de rapports néo-coloniaux

Bonnie Campbell

Volume 8, numéro 3, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campbell, B. (1977). Éléments pour la révision des théories marxistes de l'impérialisme en fonction du rôle de l'État et de l'établissement de rapports néo-coloniaux. *Études internationales*, 8(3), 429–446.
<https://doi.org/10.7202/700798ar>

ÉLÉMENTS POUR LA RÉVISION DES THÉORIES MARXISTES DE L'IMPÉRIALISME EN FONCTION DU RÔLE DE L'ÉTAT ET DE L'ÉTABLISSEMENT DE RAPPORTS NÉO-COLONIAUX *

Bonnie K. CAMPBELL **

Notre intérêt dans la formulation d'une théorie de l'impérialisme n'est pas purement et abstraitement académique. Au contraire, l'étude de phénomènes que certains ont convenu d'appeler les problèmes du « sous-développement » ainsi que l'évolution des formes de la dépendance, pose les problèmes suivants :

1. les raisons de l'expansion des pays du centre et de la domination du centre sur la périphérie ;
2. les mécanismes de cette domination :
 - échanges commerciaux ;
 - capitaux étrangers ;
 - migration, etc.
3. les conséquences à la périphérie :
 - stagnation et polarisation ;
 - désarticulation et désintégration des structures locales ;
 - industrialisation et croissance extraverties, etc.

L'analyse de ces problèmes nécessite un cadre théorique capable de tenir compte de la nature de l'expansion des pays du centre et des résultats de leur expansion à la périphérie.

Dans le but d'élaborer un cadre théorique, cet article résumera très brièvement la formulation classique des thèses marxistes de l'impérialisme telle que proposée par Rosa Luxembourg et Lénine. Tout en tenant compte des critiques qui ont été formulées à l'égard de ces théories, il est possible, à partir de leur analyse, de suggérer certains éléments qui semblent utiles dans la révision des théories marxistes de l'impérialisme.

* Je tiens à remercier le professeur Fred Caloren, du Département de sociologie à l'Université d'Ottawa, pour avoir bien voulu apporter ses commentaires à ce texte. Les idées et opinions exprimées et les erreurs que celles-ci peuvent contenir sont néanmoins entièrement la responsabilité de l'auteur.

** *Professeur au Département de science politique à l'Université du Québec à Montréal.*

I – LES THÉORIES MARXISTES DE L'IMPÉRIALISME

Dans les théories marxistes, le terme « impérialisme » a un sens technique très précis qui n'est pas le même que celui que lui ont donné les historiens ainsi que d'autres interprètes. Pour ces derniers, le terme veut dire, en général, la relation entre un pays impérial et une région coloniale ou semi-coloniale à l'intérieur de son empire.

Dans les théories marxistes, le terme décrit une étape précise du développement du capitalisme qui a commencé à la fin du XIX^e siècle et qui caractérise l'époque actuelle. Par extension, les théories marxistes parlent d'une époque impérialiste dans laquelle cette étape est devenue la forme dominante, et ces théories soulignent les caractéristiques spécifiques à cette étape. Pour cette raison, la définition la plus courte de l'impérialisme est celle de stade suprême du capitalisme, c'est-à-dire le stade monopoliste du capitalisme.

Puisque les thèses marxistes traitent uniquement du mode de production capitaliste, elles ne s'adressent donc pas à la théorie plus générale et compréhensive de l'impérialisme dans le sens le plus large.

Bien que Marx n'ait pas laissé lui-même une théorie de l'impérialisme, son analyse du mode de production capitaliste fournit le point de départ de la théorie marxiste-léniniste.

Le travail de Marx en politique économique a nécessité un modèle du « capitalisme pur » d'un niveau d'abstraction assez élevé. Par contre, les théories de l'impérialisme qui traitent de l'application dans la réalité des lois décrites par Marx, forcément, rendent la théorie beaucoup plus concrète.

Comme nous le verrons, Lénine a joué un rôle dans ce sens en essayant d'expliquer les nouveaux développements du capitalisme.

Pour ce qui est de la contribution de Marx, les éléments fondamentaux de cette théorie viennent de son œuvre principale. Les parties du *Capital* les plus importantes dans l'explication de la nouvelle étape du mode de production capitaliste sont les trois suivantes :

1. le schéma de reproduction (*Capital*, vol. 2) qui traite du problème de l'extraction de la plus-value de la classe ouvrière et qui est représenté par l'équation : $C + V + S = P$;
ce schéma pose aussi le problème crucial de la réalisation – c'est-à-dire la conversion des biens en argent afin que leur valeur puisse être réinvestie (capital – marchandise – capital) ;
2. la tendance à la baisse du taux de profit, le résultat de changements technologiques qui augmentent la proportion du capital constant par rapport au capital variable – l'augmentation de la composition organique du capital : c/v est traitée dans le volume 3 du *Capital* ;
3. la concentration et la centralisation du capital qui sont les résultats inévitables de la concurrence du capitalisme.

Plutôt que de soulever dès maintenant les sérieux problèmes théoriques que pose chacun de ces éléments – problèmes qui ont provoqué des débats qui se poursuivent jusqu'à nos jours et que nous analyserons plus tard –, il semble préférable de se limiter, ici, à deux observations :

A. La première observation concerne le niveau d'abstraction de la contribution de Marx à la théorie de l'impérialisme. Un modèle théorique de l'accumulation capitaliste ne peut représenter le caractère dialectique et contradictoire des relations économiques que s'il est appliqué à un contexte théorique spécifique. Afin de pouvoir aborder, par exemple, le problème de l'État dans l'expansion capitaliste, il faudra que le caractère de la superstructure et son interaction avec sa base matérielle soient considérés à partir de formations socio-économiques précises à un moment spécifique de leur histoire.

B. La deuxième observation concerne la désagrégation des différents éléments de la contribution marxiste. Chaque partie mentionnée ci-haut est un aspect composant de la théorie de Marx sur le développement des autres parties. On ne peut donc pas faire reposer une théorie de l'impérialisme sur un aspect uniquement. Il semble que cette tendance soit un élément explicatif de la critique que l'on apporte souvent à différentes interprétations de la théorie marxiste de l'impérialisme. Souvent, Rosa Luxemburg est accusée d'avoir fait reposer son analyse sur le schéma de la reproduction, le premier élément. Par contre, selon certains, Lénine aurait mis trop d'accent sur la concentration et la centralisation – ce qui explique l'importance donnée à l'exportation des capitaux.

Nous examinerons la validité de ces critiques dans l'analyse de chacun de ces auteurs.

Il est intéressant de noter même brièvement sur ce point que parmi les interprétations récentes de la théorie de l'impérialisme, il y a un courant de pensée dont font partie, par exemple, Michael Barratt Brown et A. Emmanuel, qui veut accentuer le rôle du commerce extérieur et qui insiste moins sur la tendance à la baisse du taux de profit. Autrement dit, ces interprètes reconnaissent l'importance du problème de la réalisation et restent sceptiques quant à l'importance de la centralisation et la concentration des capitaux, du moins dans certains pays, à certaines périodes.

Par contre, il existe un autre courant de pensée beaucoup plus fidèle au schéma analytique que nous a laissé Lénine, surtout pour ce qui est de son application à l'impérialisme américain d'aujourd'hui.

II – LA CONTRIBUTION DE ROSA LUXEMBOURG À LA THÉORIE MARXISTE DE L'IMPÉRIALISME

A – Thèse et critique

Contrairement à Lénine, qui suit une tradition ricardienne intéressée principalement par le problème de l'absorption du surplus, Luxemburg, se situant dans la tradition d'Adam Smith, s'intéresse, en premier lieu, au problème de la

génération du capital, et plus précisément, au problème qui existe entre production et consommation. Comme l'avait démontré Marx, pour qu'il y ait accumulation, il faut qu'il y ait non seulement production mais réalisation des biens, c'est-à-dire la conversion de ces biens en argent qui pourront être réinvestis : (capital – marchandise – capital).

Mais à mesure que la production augmente, ce qui est le but du capitalisme, il faudra que le pouvoir d'achat augmente parallèlement. C'est ici que réside le problème. Car si, à l'exemple de Rosa Luxembourg, l'on prend comme point de départ un système capitaliste clos, pour qu'il ait reproduction élargie, il faudra qu'une partie du capital soit réinvestie et donc forcément soustraite au pouvoir d'achat des consommateurs. Pour cette raison, le pouvoir d'achat des consommateurs n'augmentera pas aussi vite que les investissements. Le déséquilibre qui résulte peut être démontré mathématiquement. Ce même déséquilibre, comme le suggère Luxembourg, est à la base des tendances expansionnistes du système capitaliste.

Pour résumer, la contribution de Rosa Luxembourg sera de reconnaître la contradiction inhérente au système d'accumulation capitaliste, entre l'expansion illimitée des forces productives et la capacité limitée de la consommation sociale sous les conditions de distribution capitaliste. Cette contradiction explique la nécessité de l'expansion du système capitaliste :

L'accumulation n'est pas seulement un rapport interne entre les branches de l'économie capitaliste, mais elle est surtout un rapport entre le capital et le milieu non capitaliste, où chacune des deux grandes sections de la production peut effectuer l'accumulation partiellement de manière autonome et indépendamment de l'autre section, où cependant les mouvements des deux sections s'entrecroisent et s'enchevêtrent continuellement¹.

Pour comprendre l'ampleur de la contradiction inhérente dans l'accumulation capitaliste, il faut reconnaître que deux conditions doivent être réunies et que ces deux conditions sont antagonistes :

1. d'une part, il faut que les salaires distribués augmentent afin de fournir un pouvoir d'achat grandissant pour absorber l'accroissement de la production ;
2. d'autre part, il faut qu'une partie du produit social ($S + V$) soit enlevée aux consommateurs afin de pouvoir être réinvestie pour accroître la base de la production (C), les biens d'équipement.

La production croît automatiquement chaque année, bien que la capacité de la société de consommer ce qui a été produit ne pourra pas aller au-delà de sa « condition antagoniste de distribution ». Cette condition est antagoniste parce que, pour augmenter la production, les consommateurs ont été privés de plus-value sous forme de salaires.

1. ROSA LUXEMBOURG, *Œuvres IV : L'accumulation du capital* (11), Paris, Petite collection Maspéro, 1972, p. 85.

La réponse que donne Marx dans le volume III du *Capital*, c'est que le marché devra être continuellement en expansion. Mais, selon R. Luxembour, il ne traite de ce problème que dans la perspective de « l'accumulation primitive ² », à la genèse du capitalisme. Pour cette raison, quand il analyse le processus de production et de réalisation, il réaffirme la domination universelle et exclusive de la production capitaliste et donc ne reconnaît pas le problème de la réalisation.

C'est en démontrant l'importance du problème de la réalisation que Luxembour révélera le rôle crucial que devront jouer les marchés extérieurs dans le développement du capitalisme.

Or, nous constatons pourtant que le capitalisme, même dans sa phase de maturité, est lié à tous les égards à l'existence de couches et de sociétés non capitalistes. Il ne s'agit pas seulement dans cette dépendance du problème de débouchés pour les « produits excédentaires »... L'accumulation est liée quant à sa composition matérielle et ses rapports de valeur et dans tous ses éléments : capital constant, capital variable et plus-value à des formes de production non capitalistes. Ces dernières constituent le milieu historique donné de ce processus. Non seulement l'accumulation ne peut être expliquée à partir de l'hypothèse de la domination générale et absolue de la production capitaliste, mais elle est même tout simplement inconcevable à tous égards sans le milieu non capitaliste ³.

Luxembour nous précise dans son chapitre : « La lutte contre l'économie naturelle », le rôle joué par le milieu non capitaliste dans le développement du capitalisme :

Il lui faut des couches sociales non capitalistes comme débouchés pour sa plus-value, comme sources de moyens de production et comme réservoirs de main-d'œuvre pour son système de salariat ⁴.

Aussi, pour atteindre ces besoins, les buts économiques du capitalisme dans la lutte contre l'économie naturelle sont résumés ainsi par Luxembour :

1. appropriation directe d'importantes ressources de forces productives comme la terre, le gibier des forêts vierges, les minéraux, les pierres précieuses et les minerais, les produits des plantes exotiques tel que le caoutchouc, etc. ;
2. « libération » des forces de travail qui seront contraintes de travailler pour le capital ;
3. introduction de l'économie marchande ;
4. séparation de l'agriculture et de l'artisanat ⁵.

Dans les régions non capitalistes où le système capitaliste s'est répandu, l'instrument de lutte contre les structures sociales en place a pris la forme de la politique coloniale. À l'intérieur de celle-ci, les méthodes de coercition écono-

2. *Ibid.*, p. 36.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. *Ibid.*, vol. 2, p. 40.

5. *Ibid.*, vol. 2, p. 41. Pour une étude du processus décrit par ces quatre points, voir Pierre-Philippe REY, *Colonialisme, néo-colonialisme et transition au capitalisme. Exemple de la COMILOG au Congo-Brazzaville*, Paris, Maspéro, 1971.

mique (impôt, échange inégal, travail forcé) furent associées à des méthodes plus strictement politiques et militaires. Les pouvoirs politique et économique se complémentèrent.

En toute apparence, la pénétration capitaliste fut un processus économique. En réalité, la violence était l'instrument de pénétration par excellence. C'est pour cela que Luxembourg prévoyait la destruction inévitable et systématique des structures sociales là où il y eut pénétration capitaliste. En fait, bien qu'il ne soit pas possible d'entrer dans ce débat ici, la manière par laquelle s'est faite la pénétration capitaliste est beaucoup plus nuancée que certains interprètes auraient pu le suggérer ⁶.

B – La critique et la contribution de R. Luxembourg

Partant du concept d'un système capitaliste clos, Luxembourg suppose qu'étant donné les contradictions inhérentes dans le processus de reproduction élargie, la consommation ne s'accroît pas à un rythme égal à l'investissement. Marx avait signalé que les contradictions entre consommation et investissement, d'une part, et la surproduction des moyens de production, d'autre part, étaient des tendances qui mèneraient à des crises régulières et non pas des nécessités absolues du système.

Luxembourg, par contre, était certaine que la consommation n'augmenterait pas, et là est son erreur, parce qu'elle faisait reposer son analyse du procès d'accumulation capitaliste sur un modèle abstrait qui l'amenait à considérer l'économie nationale et mondiale en tant que système autorégulateur. Marx était plus justifié de partir de cette hypothèse car, quand il écrivait (1867), l'intervention de l'État capitaliste ne ressemblait en rien à l'intervention massive de l'État au XX^e siècle. *L'accumulation du capital*, qui parut (1913) après l'œuvre de Hilferding (1910) ⁷, démontrait que l'État capitaliste intervenait pour stabiliser l'économie et donc pour « médiatiser » la tendance à une crise de surproduction. Ce qui ne fut pas suffisamment développé dans cette œuvre, c'est la portée de l'intervention de l'État capitaliste pour résoudre à court terme certaines contradictions du procès d'accumulation capitaliste. Donc, si certains éléments de la théorie de l'impérialisme s'appliquaient au XIX^e siècle, certains autres, notamment le manque de prise en considération de l'État capitaliste, s'appliquent moins bien au XX^e siècle.

Car le système capitaliste, surtout à l'époque contemporaine, tente de trouver les moyens pour ralentir artificiellement la production afin d'équilibrer le pouvoir d'achat et par ceci, de retarder une crise de surproduction. Ces moyens peuvent être regroupés selon deux objectifs :

6. Voir, à ce sujet, Ernesto LACLAU, « Feudalism and Capitalism in Latin America », *New Left Review*, n° 67, 1971, pp. 19-38.

7. R. HILFERDING, *Le capital financier*, Éd. de Minuit, 1970, Paris.

1. les tentatives ponctuelles qui visent à réduire l'activité productive ;
2. l'accroissement de la capacité de consommation.

Pour ce qui est du premier moyen, il semble important de souligner qu'avec l'intervention de l'État, malgré la capacité à court terme de réduire ou de mettre à l'écart certains éléments des forces productives, la production capitaliste n'en est pas pour autant ramenée au point mort ni sous contrôle. C'est dans cette perspective de l'impossibilité de réduire la production capitaliste à long terme, que doit être comprise la possibilité des initiatives suivantes :

- a) ne pas se servir de toutes les inventions technologiques existantes (comme c'est le cas présentement dans l'industrie automobile américaine) ;
- b) accroître le nombre de travailleurs non productifs : spéculateurs, responsables de publicité, de marketing ; intellectuels et tous ceux qui ne créent pas de la marchandise.

Pour ce qui est du deuxième moyen – accroître la capacité de consommation –, l'avènement du capitalisme monopoliste d'État ouvre les possibilités suivantes :

1. une nouvelle répartition du pouvoir d'achat par la redistribution permise par le « bien-être » ; l'assurance-chômage ; les pensions de vieillesse, etc. ;
2. la création du pouvoir d'achat par l'État – par exemple : contrats dans l'industrie aérospatiale ;
3. planifier le gaspillage et la désuétude accélérée.

En faisant abstraction de ses aspects mécanistes et de l'élément dogmatique qui provient de l'affirmation de la nécessité d'une crise de surproduction à cause du problème de réalisation, la thèse de Rosa Luxembourgeois apporte certains éléments importants à la théorie marxiste de l'impérialisme.

Premièrement, Luxembourgeois a mis en évidence l'importance de la contradiction entre les buts de la production en tant que processus technique pour créer des biens pour la consommation humaine, et les buts du capitalisme en tant que système pour accroître la plus-value capitaliste.

Les guerres et la course aux armements fournissent d'excellentes preuves des résultats du processus que Luxembourgeois avait décrit.

Deuxièmement, le grand mérite de son travail était de reconnaître que le processus d'accumulation capitaliste n'est pas limité au système capitaliste mais, au contraire, dépend d'une expansion mondiale. De plus, son approche laissait prévoir une polarisation croissante à l'échelle mondiale entre nations riches et nations pauvres, les pauvres devenant plus pauvres et les riches plus riches – un processus qui est clairement démontré de nos jours.

Cette dernière observation a un intérêt particulier puisque la vision de Luxembourgeois était contraire à celle de Hilferding qui prévoyait qu'une plus grande égalisation serait amenée par l'expansion capitaliste. Nous concluons ce résumé de Luxembourgeois sur ce point qui démontre bien la justesse de son analyse sur l'expansion du mode de production capitaliste.

III – LA CONTRIBUTION DE LÉNINE ET SA CRITIQUE

Les théories marxistes de l'impérialisme ne viennent pas directement de Marx, mais de l'application par Lénine des écrits de Marx au contexte qui amena la Première Guerre mondiale.

L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, fut écrit en 1917, en plein milieu de la Première Guerre, pour montrer que c'était une guerre entre puissances capitalistes qui voulaient diviser le monde pour accroître leur sphère d'influence.

Dans son analyse, Lénine a beaucoup été influencé par le concept de capital financier de Hilferding et par l'accent mis par Hobson sur la nécessité d'exporter des capitaux. À partir de ces éléments, il conclut que le besoin d'échanges commerciaux, c'est-à-dire de biens, est représentatif du stade concurrentiel du capitalisme, mais que c'est l'exportation de capitaux qui caractérise le capitalisme monopoliste et nécessite la division du monde (l'Afrique et la Chine, etc.) entre les grandes puissances.

En écrivant *L'impérialisme stade suprême du capitalisme*, Lénine s'est beaucoup servi de la littérature allemande qui analysait le développement du capitalisme dans ce même pays. Cet apport aura une très grande influence sur son œuvre car son point de départ sera le développement du capitalisme monopolistique tel qu'il existait en Allemagne, plutôt que le capital compétitif, industriel et commercial de pays comme la Grande-Bretagne et la France au début du XX^e siècle.

Il est à noter que Lénine ne traite pas du tout dans ce livre de la question de la reproduction du capital, si fondamentale chez Luxembourg. La question qui le préoccupe c'est avant tout le problème de l'absorption du surplus.

Dans le cadre de sa problématique, Lénine suggère cinq caractéristiques fondamentales du capitalisme. Cette énumération nous démontre clairement qu'il soulignait les changements structurels du capitalisme, plutôt que les relations entre pays métropolitains (pouvoirs coloniaux) et colonies.

Au risque de simplifier, on peut noter les cinq points suivants :

- a) la concentration de la production et du capital s'est développée à tel point qu'elle a créé des monopoles qui maintenant jouent un rôle décisif dans la vie économique ;
- b) il en résulte la concentration du capital banquier et du capital industriel et la création sur la base du capital financier d'une oligarchie financière ;
- c) par contraste avec la phase concurrentielle caractérisée par l'exportation de marchandises, au stade monopoliste, l'exportation de capitaux prend une importance décisive ;
- d) les monopoles internationaux qui en résultent se divisent le monde entre eux ;
- e) la division territoriale du monde entier entre les grandes puissances capitalistes est complétée.

Dans la tentative de voir dans quelle mesure la thèse de Lénine correspondait au développement du capitalisme, que ce soit au début du XX^e siècle ou à l'époque contemporaine, les différentes analyses ont porté sur trois aspects particuliers de la thèse léniniste :

1. *l'importance du rôle de l'exportation des capitaux* en tant que débouchés pour le surplus accumulé dans les pays métropolitains afin d'éviter une crise de réalisation ;
2. un aspect qui doit être distingué du premier et qui concerne la *force motrice derrière l'expansion capitaliste*. Il y a deux éléments dans la thèse de Lénine :
 - a) le développement du capitalisme monopoliste et sa tendance vers l'hégémonie ;
 - b) la recherche d'un taux de profit plus élevé ;
3. la question qui n'a pas été examinée en détail par Lénine, de *l'importance de la rente* (du tribut) qui résulte de l'exploitation coloniale.

Ce problème résulte de la possibilité que la plus-value extraite des pays coloniaux aggrave le problème de l'accumulation du surplus du centre, surplus pour lequel des débouchés devaient être trouvés à l'origine.

En ce qui concerne l'importance de l'exportation des capitaux en tant que moyen pour écouler le surplus accumulé par les économies du centre, un débat a été soulevé entre ceux qui soutiennent la thèse léniniste et ceux qui ont tenté de montrer, avec un certain succès, le contraire.

Pour ces derniers, Michael Barratt Brown a démontré que les revenus accumulés des investissements britanniques outre-mer durant presque tout le XIX^e siècle et jusqu'à 1914 dépassaient la sortie de nouveaux capitaux. Donc, l'exportation de capitaux britanniques qui a eu lieu pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle n'était, en fait, que le résultat du réinvestissement de profits accumulés sur les marchés mondiaux et par l'exploitation coloniale, et ne résultait pas, comme le suggère la thèse de Lénine, de l'exportation de capitaux pour écouler le surplus accumulé dans l'économie interne.

Aussi, la plus grande partie (au moins les trois-quarts) des exportations britanniques de capitaux avant 1914 et même entre les deux guerres ne représentait pas des exportations de capitaux par des compagnies capitalistes monopolistes à leurs filiales outre-mer, mais des prêts à des gouvernements et à des entreprises publiques. Le développement des firmes monopolistes a eu lieu tard en Angleterre (pas avant 1920) ; néanmoins, la plupart des capitaux exportés étaient britanniques.

Pour ce qui est de la période depuis 1945, le même auteur, M. B. Brown, et d'autres, ont démontré que les mêmes tendances notées pour la période d'avant 1939 s'étaient intensifiées. Les revenus rapportés des capitaux investis dans les pays outre-mer étaient plus élevés que les nouvelles sommes investies en Angleterre où ces deux chiffres ont eu tendance à décroître, mais surtout aux États-Unis où les profits et dividendes sur capitaux investis à l'étranger dépassaient

saient de loin les nouveaux capitaux investis. Donc, selon Brown, la thèse suggérant que l'exportation de capitaux sert de débouchés pour le surplus accumulé dans les pays du centre capitaliste semble encore moins vraie qu'elle ne le paraissait au XIX^e siècle.

De plus, la plus grande partie des capitaux exportés depuis 1945 n'a pas été dirigée vers les pays dits « sous-développés », les plus pauvres ou ex-coloniaux (malgré certains investissements très importants dans le secteur pétrolier et minier), mais consiste en des investissements de grandes firmes manufacturières sur les marchés des pays dits « développés ».

Finalement, le taux de profit du capital investi outre-mer, comparé à celui des capitaux investis à l'intérieur du pays même, a été plus élevé dans le cas des États-Unis mais ne l'a pas été dans le cas de la Grande-Bretagne. Néanmoins, les firmes britanniques ont été obligées d'investir à l'étranger si elles voulaient conserver leur place sur les marchés internationaux.

À partir de ces constatations il y a donc lieu de se demander quel a été le rôle de l'exportation des capitaux des pays du centre, et quelle a été l'importance de ces exportations dans le développement du capitalisme.

Autrement dit, si l'exportation des capitaux, en tant que moyen pour écouler le surplus accumulé, n'est pas une condition nécessaire pour maintenir le processus du développement capitaliste et les conditions de son expansion interne :

1. Est-ce que la thèse léniniste est contraire à la réalité ?
2. Quelle est la force motrice de l'expansion impérialiste ?
3. Quel a été le rôle des colonies ?

Dans la mesure où l'expansion internationale du système capitaliste n'est que l'expression de l'expansion du système capitaliste à son stade monopoliste, et que cette expansion a pour but la recherche d'un taux de profit plus élevé, l'expansion qui a eu lieu au XIX^e siècle comme au XX^e siècle est parfaitement conforme à l'analyse de Lénine qui insistait, comme nous l'avons vu plus haut, sur les changements structurels du capitalisme plutôt que sur les relations entre pays métropolitains et colonies.

Ce qui n'a peut-être pas été suffisamment exploré dans la thèse léniniste mais qui a fait l'objet d'études depuis, c'est la définition des conditions d'expansion de différents pays et de différents secteurs à partir de conjonctures spécifiques. En d'autres termes, ce qui n'est pas incorporé dans les conclusions léninistes, ce sont les implications, au centre comme à la périphérie, du développement inégal du capitalisme – point sur lequel nous reviendrons.

À cet égard, rappelons ici l'explication fort intéressante que donne Catherine Coquery-Vidrovitch du partage de l'Afrique à la fin du XIX^e siècle⁸. Selon elle, cet événement serait le reflet de la concurrence entre puissances européennes qui

8. Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « De l'impérialisme ancien à l'impérialisme moderne : l'avatar colonial », dans Anouar ABDEL-MALEK (éd.), *Sociologie de l'impérialisme*, Éditions Anthropos, 1971.

résulta de l'avènement au niveau mondial du capitalisme occidental. Les rivalités entre puissances coloniales expliquent ce que l'auteur appelle « l'impérialisme colonial » dont la poursuite est basée sur des éléments qui contrevenaient à son essence économique : le nationalisme et le protectionnisme. Néanmoins, si le partage de l'Afrique effectué sans mobile économique majeur⁹ ne semble pas directement assimilable au stade monopoliste, stade suprême du capitalisme, cet événement révèle le décalage historique de l'accession des pays capitalistes à l'impérialisme et son adoption comme système occidental.

L'analyse de cet auteur permet d'introduire une importante nuance :

Que le partage colonial n'ait pas eu, en lui-même, une signification impérialiste (au sens léniniste du terme) n'en atténue pas, pour autant, le rôle à la fois inévitable et indispensable dans les progrès de l'impérialisme¹⁰.

En ce qui concerne la force motrice de l'expansion impérialiste, il faut reconnaître que l'investissement de capitaux outre-mer n'est qu'une forme de pénétration par le capitalisme monopoliste des pays périphériques. Le capitalisme monopoliste d'État a développé toute une variété de formes de pénétration, notamment par l'intermédiaire de l'État (par exemple, les politiques d'aide), que la théorie marxiste, préoccupée par l'exportation de capitaux, a jusqu'ici généralement sous-estimées bien que ces différentes formes de pénétrations soient implicites et parfaitement compatibles avec l'analyse léniniste des changements dans la structure du capitalisme et notamment la reconnaissance que le capitalisme monopolistique cherchera à se répandre dans sa recherche d'un taux de profit plus élevé.

IV – ÉLÉMENTS POUR UNE RÉVISION DES THÉORIES MARXISTES DE L'IMPÉRIALISME

Il y a eu tendance chez beaucoup d'interprètes des théories classiques de l'impérialisme de se préoccuper de ce qui n'est en fait qu'un élément de la thèse léniniste – l'exportation de capitaux, plutôt que de prendre comme point de départ les tendances dans le développement du capitalisme monopolistique qui expliqueraient le besoin qu'a le processus d'accumulation élargie d'écouler son surplus. Une explication de cette fixation sur ce qui n'est qu'un élément et notamment le résultat du processus analysé par Lénine semble être le problème de la définition de l'impérialisme dans le temps, la « périodisation » de l'impérialisme.

À ce sujet, les analystes marxistes ont eu tendance à déterminer trois phases distinctes, définies de manière logique ou temporelle, dans les relations entre le centre capitaliste et les pays de la périphérie.

1. La première qui prédomine dans les écrits de Marx et Engels est caractérisée par le pillage des hommes par l'esclavage et des matières premières

9. En ce sens qu'il ne donna pas lieu à la « mise en valeur » que l'on aurait pu en attendre.

Ibid., p. 95.

10. *Ibid.*, p. 109.

(richesses du sol et du sous-sol), et l'exportation de produits manufacturés aux pays de la périphérie. Dans cette première phase, les pays de la périphérie permettent l'accumulation primitive des pays du centre tout en leur fournissant, dans un premier temps, les marchés dont ils ont besoin.

2. La deuxième phase, évidente dans les écrits de Lénine, est caractérisée par l'exportation de capitaux, une concurrence accrue pour l'approvisionnement de matières premières et le développement de grands monopoles. Dans cette deuxième phase, les pays de la périphérie « médiatisent » ou atténuent, du moins en partie, les conséquences du capitalisme en pleine maturité.

3. La troisième phase est plus complexe et est caractérisée par la dépendance postcoloniale des pays périphériques dans lesquels la présence de capitaux étrangers, des firmes multinationales, le transfert des profits et la dégradation des termes de l'échange (l'échange inégal) contribuent à la déformation du développement économique de la périphérie. Dans cette troisième phase, celle du stade avancé, le capitalisme trouve les moyens de se protéger contre l'émergence d'une concurrence qui pourrait menacer sa stabilité, son organisation et sa croissance.

Cette tentative, très fréquente chez les analystes marxistes, de faire des généralisations sur la nature de l'expansion capitaliste à partir de phases pré-déterminées (temporellement ou logiquement) néglige la complexité du développement inégal de l'accumulation capitaliste et, par conséquent, les implications que cette inégalité a pour son expansion outre-mer.

Notamment, l'accumulation capitaliste des différents pays d'Europe, qui a été nécessaire pour permettre l'industrialisation, s'est produite de différentes manières et à des époques différentes. Ainsi, le capitalisme à un stade avancé en Angleterre avait besoin de pays périphériques, notamment de ses colonies blanches, pour exporter son surplus, en même temps que le capitalisme industriel naissant de la Russie ou du Japon avait besoin de régions périphériques pendant la même période, la fin du XIX^e siècle, pour leur fournir les premiers marchés pour leurs produits manufacturés.

De manière plus générale, la tendance à généraliser à partir de catégories définies temporellement ou logiquement néglige la complexité des implications du développement inégal du capitalisme au centre comme à la périphérie. Mais le développement inégal se révèle non seulement entre différents pays capitalistes, mais aussi entre différents secteurs du même pays. La prise en considération de la manifestation du développement inégal à l'intérieur d'une économie nous permet de reconnaître les besoins d'expansion divers, ainsi que les formes différentes que peut prendre cette expansion. Ce qui plus est, la constatation que c'est parfois un secteur arriéré qui a tendance à se répandre nous oblige à reconnaître le rôle crucial que joue l'intervention de l'État capitaliste dans l'expansion du système capitaliste à de nouvelles régions. Nous reviendrons au rôle de l'État après quelques brèves remarques sur la nature de l'expansion capitaliste.

Il y a eu tendance chez les analystes marxistes, et notamment chez Lénine, d'étudier l'expansion capitaliste à partir de pays qui ont subi une phase industrielle tardive et rapide, caractérisée par la concentration et la centralisation des capitaux ainsi que par la prédominance du capital financier.

En se basant non pas sur l'analyse de l'expansion de pays capitalistes avancés, comme l'Allemagne du début du XX^e siècle, mais sur l'étude de l'expansion d'un secteur arriéré (comme, par exemple, le secteur textile dans l'économie française après 1945), nous pouvons démontrer l'importance de ne pas généraliser à partir de « phases » prédéterminées d'expansion.

La prédominance du capital industriel et mercantile dans un secteur arriéré plutôt que du capital banquier et financier (reflet du manque de centralisation économique et de concentration technique), explique non seulement la faiblesse et donc le retard de ce secteur à l'intérieur de l'économie en question, mais aussi, contrairement à ce que suggère la thèse léniniste, le besoin d'expansion outre-mer de ce secteur faible.

L'expansion ne se fait donc pas uniquement ou même principalement par les secteurs caractérisés par une grande centralisation et concentration. L'expansion ne se fait pas non plus pour la seule raison du besoin d'exporter des capitaux, mais comme on le verra, pour l'approvisionnement en matières premières et pour des raisons de marchés même pendant le stade monopoliste du capitalisme.

Comment se fait l'expansion d'un secteur arriéré et faible ? La réponse est cruciale et nous suggère un élément essentiel à la révision des thèses marxistes sur l'impérialisme : c'est la reconnaissance de l'importance du rôle de l'État.

Si le développement inégal entre secteurs et entre pays capitalistes est central pour comprendre la dynamique expansionniste de ce mode de production, l'intervention de l'État capitaliste est aussi cruciale pour comprendre la forme de cette expansion. L'intervention de l'État capitaliste sera primordiale pour déterminer les différentes formes d'expansion du système capitaliste au XX^e siècle. Bien que le rôle de l'État à l'intérieur de l'économie capitaliste soit clé, ce rôle ne sera pas de diriger mais plutôt de coordonner les différents secteurs et de créer les conditions nécessaires à leur survie. L'État jouera donc le rôle de régulateur afin de renforcer certains secteurs en danger. Dans ce but, l'apport de fonds publics pour faciliter une restructuration pourra être accompagné de mesures pour faciliter l'expansion outre-mer, que ce soit pour des raisons de matières premières ou de marchés.

Il est à noter qu'une telle intervention n'est pas sans problèmes car les nouvelles conditions créées amèneront elles aussi leurs propres contradictions qui dépendront à nouveau de l'intervention de l'État pour leur résolution ¹¹.

11. Ainsi, la restructuration grâce à l'intervention de l'État français de l'industrie textile entre 1953 et 1958 résulta en la création d'ensembles économiques puissants dont les besoins différaient sensiblement de ceux qui n'avaient pas su ou pu profiter de la restructuration de l'industrie. Ces différences résultèrent en un conflit, en 1968, quand les firmes les plus puissantes – notamment Agache-Willot –, cherchaient à exporter des capitaux et à créer sur place, afin de contrôler le marché, des nouvelles industries dans les pays francophones de la zone française en Afrique, tandis que Boussac, firme moins puissante, cherchait, en intervenant auprès du ministère de la Coopération, à bloquer l'initiative des firmes plus modernes, afin de garder des privilèges passés permettant l'exportation de produits finis métropolitains grâce à une législation protectionniste.

Le développement inégal de différents secteurs et de différents pays implique l'évolution du rôle que jouera l'État capitaliste non seulement au centre mais aussi à la périphérie. Pour ce qui est de son impact à la périphérie, le rôle de l'État en tant qu'instrument de contrôle sur les régions périphériques évoluera avec le développement du capitalisme dans les pays du centre. Autrement dit, le rôle de contrôle, le rôle politique de l'État, c'est-à-dire l'exercice de l'autorité qui inclut le renforcement des droits de propriété ; la coordination générale de l'activité économique ; le maintien d'un consensus social, etc., sera différent dépendant des besoins différents du centre capitaliste en expansion.

Dans les premières phases de l'expansion du centre, cette fonction de contrôle a été réalisée par l'expansion territoriale et politique du centre, ce que l'on appelle le colonialisme :

En effet, aux stades premiers de la formation des économies périphériques, l'écart technologique étant encore réduit, le capital central dominant doit, pour garantir le fonctionnement efficace du système à son profit, contrôler directement les secteurs « modernes » dont il assure la promotion. Des moyens de contrôle politique direct sont également nécessaires à ce stade, d'où la colonisation ou l'intervention directe dans les « semi-colonies » que sont alors les pays d'Amérique latine et certains pays orientaux¹².

Le faible écart technologique explique donc pourquoi la supériorité économique n'a pas permis un assez grand pouvoir de contrôle à ce stade. La preuve en est que le contrôle politique direct aura tendance à diminuer à mesure que la supériorité économique (résultat de l'accumulation permise par l'exploitation de la périphérie) deviendra déterminante.

Cette évolution de la fonction de contrôle du pouvoir des États coloniaux exercée à la périphérie, en conjonction avec l'évolution de la nature de la pénétration capitaliste, explique pourquoi le processus de « décolonisation » fut, dans bien des cas, si calme et si facile.

Ces changements démontrent l'importance de considérer à la fois le transfert de certains éléments de pouvoir politique et le commencement simultanément de l'implantation d'activités productives de type industriel dans les économies de la périphérie.

Les investissements modernes, qui datent de 1945, sont essentiellement des investissements directs, sans le contrôle formel du colonialisme, cette forme d'investissement garantissant aux investisseurs un degré de contrôle nécessaire par des moyens économique. Par contre, les investissements d'avant la Première Guerre mondiale étaient presque exclusivement indirects et si un contrôle allait être exercé, ce contrôle nécessitait un arrangement plus formel, extra-économique : la colonisation.

12. Samir AMIN, « Le modèle théorique d'accumulation et de développement dans le monde contemporain : La problématique de transition », *Revue Tiers-Monde*, tome XIII, n° 52, octobre-décembre 1972, p. 720.

Cette correspondance entre l'évolution du capitalisme dans les pays du centre en expansion et la nature du contrôle et donc de l'État, exercé sur la périphérie, souligne l'importance de prendre en considération l'interaction de facteurs au centre et à la périphérie. Sans cette double approche, des événements tels les « indépendances politiques » des anciennes colonies européennes ne sont pas compréhensibles.

Pendant la période dite de décolonisation, le développement d'un mouvement de résistance contre l'oppression qui existait sous le système colonial, remit en cause cette forme de contrôle politique directe et exercée de l'extérieur. La fonction de contrôle fut, dans certains cas, intériorisée par le transfert de certaines responsabilités à de nouvelles structures politiques créées dans la région périphérique.

Ce transfert dépendait surtout de l'émergence de groupes ou d'un groupe local dont la situation socio-économique pouvait être renforcée par le maintien de relations étroites avec le centre dominant. Sa création pouvait résulter de pression, de privilège, d'aide, etc., mais c'était dans l'identification d'intérêts communs entre un tel groupe et ceux du pays du centre que reposait la meilleure garantie de la continuation de la domination du centre.

L'émergence d'un tel groupe dépendra des conditions spécifiques de la périphérie.

Dans certains cas, il s'agira d'une classe dominante *précapitaliste* dont la position est renforcée par une portion de la rente qui leur revient des activités locales contrôlées par des intérêts étrangers.

Dans d'autres cas, il s'agira d'un *capital-comprador* des marchands locaux qui s'occupent du commerce export-import, par exemple. Parallèlement, il peut y avoir un groupe local dont la richesse consiste en capital manufacturier lié au capital étranger *via* des activités conjointes et pour qui la part du surplus qui leur revient représente une rente sur leur nationalité, leurs associations politiques et leurs privilèges économiques.

Certains auteurs suggèrent qu'une « aristocratie ouvrière » peut surgir à la périphérie. Elle recevrait des salaires relativement élevés grâce à sa collaboration avec le capital étranger investi à la périphérie. Cette thèse nous paraît, comme à d'autres, fort discutable, du fait des conditions spécifiques à la périphérie qui permettent un taux d'exploitation très élevé même parmi les groupes de travailleurs relativement favorisés.

Il n'en demeure pas moins que dans chacun des cas d'émergence de groupes locaux, ils se sont le plus souvent emparés des institutions locales, notamment de l'État, afin de maintenir leur position de pouvoir à l'intérieur de la société périphérique.

V – LE RÔLE DE L'ÉTAT À LA PÉRIPHÉRIE

Le contrôle exercé par un pouvoir politique local à la périphérie devient nécessaire afin de faire face aux contradictions, dans l'accumulation capitaliste,

qui sont transférées à la périphérie. Ces contradictions ont tendance à s'accroître parce que l'activité économique est déterminée avant tout par les exigences de l'accumulation du capital au centre et non pas à la périphérie. Pour résumer aussi brièvement que possible, le rôle de l'État à la périphérie sera de :

- stabiliser et régulariser l'activité économique ;
- fournir les conditions nécessaires à l'accumulation ;
- légitimer les activités d'intérêts privés, souvent en les associant avec un capital public.

Il a été suggéré par certains analystes dont Samir Amin et James Petras, par exemple, que ce rôle de l'État à la périphérie ne peut que se développer pour devenir une sorte de système quasi socialiste où le rôle de régulateur passera à celui de contrôleur de secteurs économiques entiers. L'intervention poussée de l'État dans ce sens assurerait la mobilité des ressources, les conditions d'accumulation, un contrôle sur la population par l'entremise de la politique sociale, éducative, de main-d'œuvre, etc., tout en laissant les secteurs clés les plus rentables aux intérêts privés.

Pourquoi ce contrôle local deviendrait-il aussi important ?

Parce que la période de pénétration capitaliste depuis les indépendances politiques des pays à la périphérie a renforcé un schéma de transformation socio-économique qui intériorise, dans les structures mêmes du pays, la cause et le maintien d'un rapport de dépendance vis-à-vis des centres capitalistes. Le rôle crucial du transfert et de la dépendance technologique dans ce schéma a été très bien exposé par M. Ikonikoff¹³.

Le choix de la technologie, loin d'être une imposition pure et simple de l'extérieur, correspond à une rationalité particulière au fonctionnement des mécanismes économiques. Le choix des techniques adoptées ne revêt pas un caractère entièrement exogène mais au contraire est conditionné, dans une large mesure, par une dynamique *endogène* au système. Dans la mesure où la technologie importée contribue à accentuer le phénomène de concentration du revenu, elle devient la condition presque nécessaire de la préservation du système et de la poursuite de l'industrialisation en circuit fermé :

Car ce modèle est un modèle de reproduction de ses conditions sociales et économiques de fonctionnement. La marginalisation des masses est la condition même qui permet l'intégration de la minorité dans le système mondial qui conditionne l'adoption par celle-ci de modèle de consommation « européen »¹³.

VI – CONCLUSION

À partir de cet article nous pouvons donc conclure qu'une théorie de l'impérialisme, du point de vue méthodologique, doit prendre compte des éléments suivants :

13. Moïse IKONIKOFF, « Le transfert de technologie et les conditions de l'industrialisation dans le Tiers-Monde », *Développement et Civilisation*, n° 51, I.R.F.E.D., janvier-mars 1973.
14. Samir AMIN, « Le modèle théorique d'accumulation », *op. cit.*, p. 711.

1. elle doit appliquer une perspective historique au processus de l'accumulation du capital au centre et à la périphérie pour comprendre les forces qui ont amené ces régions à rentrer en contact l'une avec l'autre ;
2. parce que l'expansion du centre capitaliste représente la condition des changements à la périphérie et que les caractéristiques de la périphérie représentent la base de ces changements, une telle analyse doit tenir compte de la *spécificité historique* de la région où l'expansion du centre a lieu, ainsi que celle du centre en expansion.

Tant que la nature hiérarchisée du système capitaliste mondial demeure inchangée, une analyse des conséquences de l'expansion du centre capitaliste à la périphérie doit prendre comme point de départ les relations dialectiques mais inégales qui lient la périphérie au centre.

Loin de se réduire à des relations mécanistes, les caractéristiques spécifiques des formations sociales à la périphérie conditionnent la forme de domination tout en assurant la continuation de sa nature fondamentale.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDEL-MALEK, Anouar (éd.), *Sociologie de l'impérialisme* (VII^e Congrès mondial de sociologie, Varna, 1970), Éd. Anthropos, 1971, 783p.
- ALAVI, Hamza, « Imperialism Old and New », *The Socialist Register*, 1964 ; et « Le nouvel impérialisme », dans *Les Temps modernes*, août-septembre 1964.
- AMIN, Samir, *L'accumulation à l'échelle mondiale. Critique de la théorie du sous-développement*, Éd. Anthropos, 1970.
- AMIN, Samir, *Le développement inégal*, Éd. de Minuit, 1973.
- AMIN, Samir, « Le modèle théorique d'accumulation et de développement dans le monde contemporain. La problématique de transition », *Revue Tiers-Monde*, tome XIII, n° 52, octobre-décembre 1972.
- BROWN, Michael Barratt, « A Critique of Marxist Theories of Imperialism », dans *Studies in the Theory of Imperialism*, Roger Owen and Bob Sutcliffe (eds.), Longman Paperback, 1972.
- BERQUES, Jacques et CHARNAY, Jean-Paul et al., *De l'impérialisme à la décolonisation*, par Jacques Berques, Jean-Paul Charnay, Gabriel Ardant, Kostas Axelos, Éd. de Minuit, Paris, 1965, 505p. (Grants documents 23).
- CHEVALIER, Jean-Marie et al., *Contributions à l'étude des formes contemporaines de l'impérialisme*, par Jean-Marie Chevalier, Guy Dhoquois, Alain Lefebvre, Michel Pierre, Paris, 64 Bd A.-Blanqui, 1969 (Les Cahiers du Centre d'études et de recherches marxistes, 72).
- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, « De l'impérialisme ancien à l'impérialisme moderne. L'avatar colonial », dans *Sociologie de l'impérialisme*, A. Abdel-Malek (éd.), Éd. Anthropos, 1971, pp. 73-122.
- EMMANUEL, Arghiri, *L'échange inégal. Essai sur les antagonismes dans les rapports économiques internationaux*, F. Maspéro, 1972.
- HILFERDING, Rudolf, *Le capital financier (1910)*, Paris, Éd. de Minuit, 1970.
- HOBSON, J. A., *Imperialism. A Study*, Allen and Unwin, Londres, 1938 et 1965.

- IKONIKOFF, Moïse, « Le transfert de technologie et les conditions de l'industrialisation dans le Tiers-Monde », dans *Développement et Civilisation*, n° 51, I.R.F.E.D., janvier-mars 1973.
- , « Impérialisme (L') », dans *Esprit*, avril 1969, n° 4, pp. 545-651.
- JALÉE, Pierre, *Le pillage du Tiers-Monde*, F. Maspéro (Petite Collection), 1967, 127p.
- JALÉE, Pierre, *L'impérialisme en 1970*, F. Maspéro (Petite Collection), 1970.
- , (Journée d'étude sur l'impérialisme, 1969, Paris), *L'impérialisme au début du vingtième siècle*, Paris, 64, B^d A.-Blanqui, 1970, 2 vols. Cahiers du Centre d'études et de recherches marxistes, 85, 86 : I. Les origines et les traits particuliers de l'impérialisme français au début du XX^e siècle, 107p. ; II. Les théories de l'impérialisme au début du XX^e siècle (Lénine, Hilferding, Rosa Luxembourg), 121p.
- LACLAU, Ernesto, « Feudalism and Capitalism in Latin America », dans *New Left Review*, n° 67, 1971, pp. 19-38.
- LANDES, David S., « Some Thoughts on the Nature of Economic Imperialism » (Research and training program for comparative development series), Berkeley, University of California, 1962, pp. 492-512. Reprinted from the *Journal of Economic History*, décembre 1961. Institute of Industrial Relations. Reprint, 179 Series VII. Comparative development studies.
- LEE, George, « Rosa Luxemburg and the Impact of Imperialism », dans *The Economic Journal*, décembre 1971 (Angleterre), pp. 847-862.
- LÉNINE, V. I., *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (Essai de vulgarisation), Éd. du Progrès, Moscou, 1969, 175p.
- LENTIN, Albert-Paul, *La lutte tricontinentale. Impérialisme et révolution après la conférence de La Havane*, F. Maspéro, Paris, 1966, 336p.
- LUXEMBOURG, Rosa, *L'accumulation du capital* (2 vols), F. Maspéro, 1972.
- MAGDOFF, Harry, *The Age of Imperialism. The Economics of U.S. Foreign Policy*, New York, Monthly Review Press, 1969, 203p.
- MAGDOFF, Harry, « How to Make a Molehill Out of a Mountain », dans *Monthly Review*, vol. 28, n° 10, mars 1977, pp. 1-18.
- OWEN, Roger et SUTCLIFFE, Bob, *Studies in the Theory of Imperialism*, Longman Paperback, Angleterre, 1972, 390p.
- RHODES, Robert I., *Imperialism and Underdevelopment. A Reader*, Monthly Review Press, 1970, 416p.
- , *L'impérialisme*, Colloque d'Alger, 21-24 mars 1969, organisé par la Faculté de droit et des sciences économiques, et l'Institut d'études politiques, Alger SNED, 1970, 253p.
- VALIER, Jacques, « Les théories de l'impérialisme de Lénine et Rosa Luxembourg », dans *Critiques de l'économie politique*, nos 4-5, « Sur l'impérialisme », juillet-décembre 1971.
- ZEITLIN, Irving M., *Capitalism and Imperialism. An Introduction to Neo-Marxism Concepts*, Markham Publishing Co., Chicago, 1972, 133p.